

Alice  
Rivaz

La machine  
à tricoter

Écrits  
sur les femmes  
et le travail

*Édition établie  
et préfacée  
par Jacob Lachat*

**TUTA BLU**

Héros-Limite

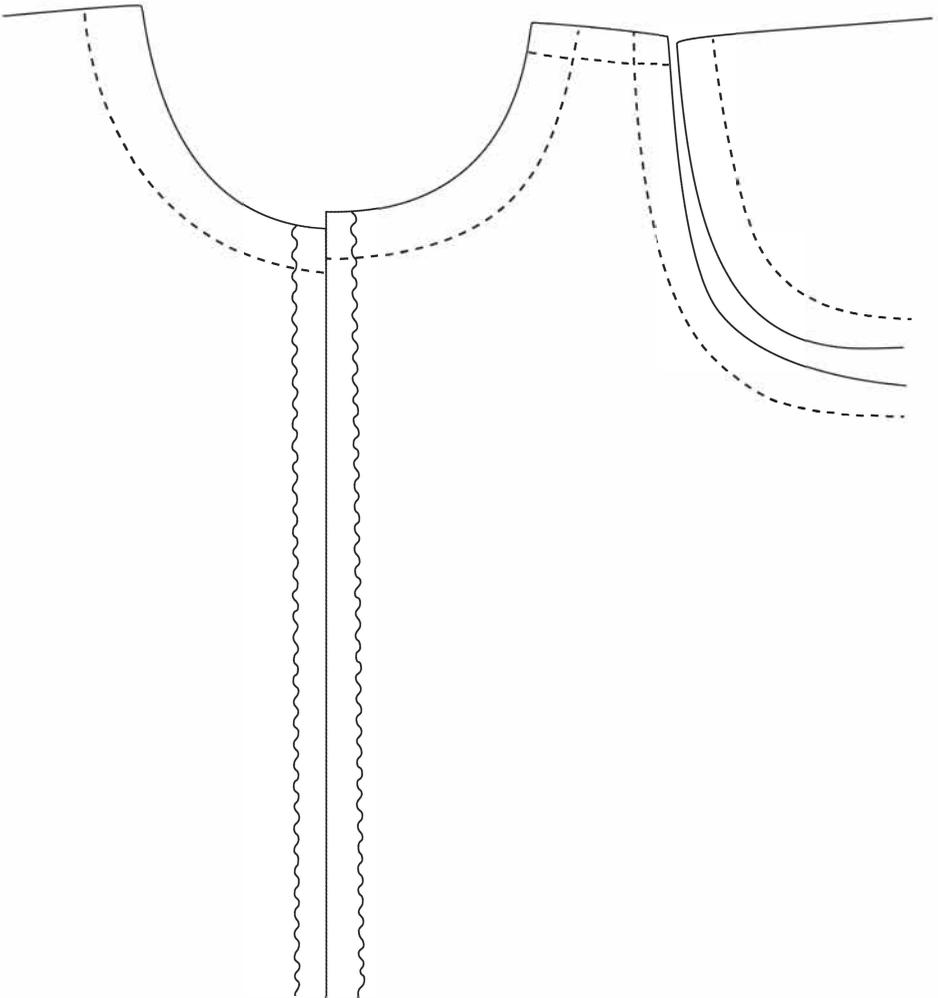
La présente publication a reçu le soutien  
de la Fondation Leenaards.

Les éditions Héros-Limite sont au bénéfice  
d'un conventionnement de la République  
et canton de Genève et d'un soutien  
structurel de l'Office fédéral de la culture.

© Association Alice Rivaz

© Éditions Héros-Limite, 2024

Isbn: 978-2-88955-099-9





## TABLE

- 9 PRÉFACE DE JACOB LACHAT  
Présence du travail
- 17 EN ÉCOUTANT CELLES QUI TRAVAILLENT  
Femmes de ménage
- 28 EN ÉCOUTANT CELLES QUI TRAVAILLENT  
Travail à domicile (I)
- 37 L'AVIS DE NOS LECTEURS  
Les conditions de travail de la femme
- 45 EN ÉCOUTANT CELLES QUI TRAVAILLENT  
Travail à domicile (II)
- 55 EN ÉCOUTANT CELLES QUI TRAVAILLENT  
Travail à domicile (III)
- 68 La machine à tricoter
- 81 À GENÈVE  
En parcourant l'exposition des montres et bijoux
- 89 AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DE GENÈVE  
En parcourant l'exposition de tissus dans le monde
- 93 Les chintz de Manon Peter
- 99 TABLEAUX SOUS LA PLUIE  
L'Expo-troc de Genève
- 104 Monsieur, que pensez-vous du vote des femmes?
- 116 À BON ACCUEIL  
En écoutant les déportées

126	Rajkumari Amrit Kaur
132	Mon père et ma mère
135	Ce que veut la Guilde du Livre
141	Sur Marguerite Audoux
149	« Je ne suis qu'un pauvre homme »
152	Charles-Louis Philippe
162	Vaisselle et poésie
167	Raccommoder et écrire
171	Le poète et la salade
175	Le chemin du bureau
179	NOTES
185	BIBLIOGRAPHIE DES ARTICLES D'ALICE RIVAZ

Aujourd'hui considérée comme une romancière majeure du XX<sup>e</sup> siècle, Alice Rivaz reste encore peu connue du grand public en dehors de Suisse. Ce paradoxe s'explique en partie parce que son œuvre est longtemps restée inclassable dans les courants littéraires qui se sont développés dans la seconde moitié du siècle. Il s'explique aussi parce que Rivaz fait partie de ces rares auteurs qui ont forgé discrètement leur réputation sur des livres remarquables, sans jamais chercher à se faire remarquer. Née en 1901 à Rovray, dans le canton de Vaud, elle est engagée à l'âge de 24 ans comme secrétaire au Bureau international du travail (BIT). Sa vie professionnelle à Genève lui laisse peu d'occasions de se consacrer à ses deux passions, la musique et la littérature, mais elle parvient quand même à écrire son premier roman, *Nuages dans la main*, lequel ne paraîtra qu'au début des années quarante. Lorsque la guerre éclate, elle perd son emploi, puis s'engage dans l'écriture de deux autres romans : *Comme le sable* (1946) et *La Paix des ruches* (1947). Cette période charnière correspond à un moment de production intense. En parallèle de ses livres, Rivaz publie coup sur coup plusieurs articles dans lesquels elle se confronte de près aux grands enjeux politiques et sociaux de son temps et explore les sujets qui lui sont chers : la condition des femmes, la place du travail dans le quotidien, les effets de la guerre sur la vie intime. Son nom s'impose peu à peu dans un paysage

littéraire encore marqué par la figure de Charles Ferdinand Ramuz, mais n'ayant pas les moyens de vivre de sa plume, elle réintègre le BIT en 1948 jusqu'à sa retraite en 1959. Enfin libre de vouer son temps à la littérature, elle écrira par la suite de nombreux ouvrages, dont certains seront couronnés de prix prestigieux.<sup>1</sup>

Longtemps demeurés à l'ombre des romans et des récits autobiographiques, les écrits pour la presse publiés pendant les années de guerre et d'après-guerre forment un pan considérable de son œuvre et éclairent sa situation d'écrivaine au moment où débute sa carrière littéraire.<sup>2</sup> Certes, quelques articles ont paru avant cela sous son nom civil, Alice Golay, mais ce sont des textes de circonstances.<sup>3</sup> Les véritables activités journalistiques commencent pour elle à partir de 1941, lorsque plusieurs nouvelles et chroniques voient le jour dans des revues et des journaux locaux. Rivaz recourt sans doute pour cela au Service de presse suisse, récemment créé par l'Office fédéral de la culture, qui collecte des textes d'écrivains pour les proposer aux rédactions. Elle se met aussi à écrire pour des journaux coopératifs, en particulier l'hebdomadaire *Servir* dirigé par Lucien de Dardel et Ernest Spuhler, auquel participent de multiples intellectuels de gauche désireux d'apporter leurs regards sur l'actualité nationale et internationale.

C'est dans ce cadre qu'elle réalise ses premières enquêtes. Celles-ci visent d'abord à rendre compte des conditions de travail des femmes en Suisse en recueillant leurs propos au cours de visites et d'entretiens. Rivaz ne se contente toutefois pas d'exposer des parcours de vie laborieuse de manière impartiale. Elle confère à ses articles un ton résolument empathique en

se mettant « à l'écoute de celles qui travaillent », autrement dit à l'écoute de celles dont la parole n'est guère entendue ou considérée dans l'espace public. Les portraits qu'elle donne à lire dévoilent les gestes et les savoir-faire de femmes au travail, mais aussi les aspects les plus matériels de leur métier (tâches, emplois du temps, revenus chiffrés, budgets familiaux, etc.). Au fil des reportages se déploie la critique d'une précarité souvent négligée dans un pays où l'on chante depuis peu les prétendues vertus de la « paix du travail ».

Depuis la fin de la Première Guerre mondiale, il n'est pas rare de lire dans la presse de gauche, notamment en France, des articles consacrés aux « métiers de femmes ». Servantes, concierges, mannequins, raccommodeuses, dactylos : la vie des travailleuses devient dans l'entre-deux-guerres un sujet de prédilection pour de nombreux hebdomadaires proches du parti communiste et du Front populaire.<sup>4</sup> À l'heure où sont adoptées des lois sur les assurances sociales et les congés payés, des titres comme *Vendredi* ou *Regards* publient des reportages réalisés par Elsa Triolet, Henriette Nizan, Édith Thomas ou Henriette Valet, qui documentent les conditions salariales, physiques et morales de femmes exerçant des travaux exigeants et sous-payés. En Suisse, la question du statut des travailleuses précaires agite les milieux socialistes et syndicalistes, et devient un objet de débats parlementaires. Rivaz est au fait de cette actualité et ne cache pas ses positions à son sujet. Depuis son premier emploi comme sténodactylo au BIT, elle connaît sur le bout des doigts – c'est le cas de le dire – les données démographiques sur la main-d'œuvre féminine de plusieurs pays du monde. Par ailleurs, son engagement politique, forgé au contact de ses parents, Ida et Paul Golay, l'a rendue très tôt sensible

aux droits des femmes en matière de travail. Comme elle le rappelle dans un texte d'hommage, les combats de son père, célèbre politicien vaudois, ont éveillé son sens de la justice sociale, mais ce sont surtout les initiatives de sa mère, militante exemplaire à l'origine du premier groupe des femmes socialistes de Lausanne, qui ont aiguisé sa fibre syndicale.<sup>5</sup> Quand elle commence à écrire pour *Servir*, elle partage également les revendications pour un salaire minimum en faveur des travailleuses à domicile et se tourne vers Émilie Gourd, fondatrice du *Mouvement féministe*, pour encourager la protection légale des femmes comme celles auxquelles elle donne la parole.<sup>6</sup> Dans un contexte où la première loi fédérale sur le travail à domicile vient d'entrer en vigueur (1<sup>er</sup> avril 1942), ses reportages peuvent être lus comme l'écho d'un moment crucial des politiques sociales en Suisse.

Pour autant, le journalisme ne se limite pas pour Rivaz au militantisme. Dans ses articles, l'écrivaine manifeste une attention aiguë à des formes de vulnérabilité souvent méconnues des lecteurs de la presse helvétique, même les plus engagés. En se situant au plus près de la vie matérielle, elle rappelle combien le travail subi affecte le quotidien des femmes. Elle rejoint en cela plusieurs intellectuelles qui, à la même époque, font de l'expérience ouvrière une clé de compréhension des métamorphoses de la société industrielle : Marcelle Capy, dont l'ouvrage *Avec les travailleuses de France* (1937) est cité en ouverture de l'article sur les femmes de ménage ; Simone Weil, dont l'« Expérience de la vie d'usine » (1941) constitue un moment fort des réflexions sur la question sociale ; ou encore Michelle Aumont, autrice de *Femmes en usines* (1953), une enquête sur des ouvrières métallurgistes parisiennes que Rivaz commente avec enthousiasme.

siasme dans son carnet de notes.<sup>7</sup> Cette attention à l'expérience vécue du travail apparaît aussi dans ses comptes rendus d'expositions, où il est avant tout question de « la réalité quotidienne qui se cache derrière chaque objet exposé »<sup>8</sup>. Et nous la retrouvons encore dans le portrait de Manon Peter, cette dessinatrice sur textile dont le geste créateur est décrit avec la plus grande minutie. À chaque fois, Rivaz nous conduit à considérer la présence du travail au cœur de l'ordinaire, sans jamais préjuger de la valeur ou du sens que lui accordent les individus.

Ses articles sont ainsi portés par une exigence éthique. Même quand elle s'empare de l'actualité la plus brûlante (l'accueil des rescapées des camps nazis ou les débats sur le suffrage féminin), Rivaz refuse de s'effacer derrière sa plume de journaliste et n'hésite pas à instiller, entre les propos qu'elle rapporte, des marques d'indignation ou d'ironie qui font mouche. Parce qu'il ne va pas de soi pour la romancière qu'elle est d'utiliser le « je » impersonnel et descriptif de l'écrivain de chroniques censé raconter ce qu'il a vu et entendu, mais aussi ce que d'autres ont pu lui rapporter », le style particulier de ses articles consiste précisément à « donner vie au ton impersonnel »<sup>9</sup>. Et il suffit de lire les chroniques parues dans les pages du *Journal de Genève*, de *La Revue* de Lausanne ou des feuilles d'avis régionales pour prendre la mesure du souffle qui habite son écriture de presse : certaines s'apparentent à de véritables petits poèmes en prose.<sup>10</sup>

Mais l'originalité des articles de Rivaz, outre leurs qualités littéraires, réside dans leur profonde réflexivité. Tout en rendant compte de la présence du travail dans la vie quotidienne, plusieurs d'entre eux interrogent en creux les limites auxquelles se confronte l'écrivain-e lorsqu'il ou elle s'attache

à décrire les réalités peu visibles du monde social. En 1973, Rivaz consacrera une nouvelle entière à ce sujet : « La machine à tricoter »<sup>11</sup>. Revenant sur la rencontre bouleversante d'une peintre durant son enquête sur les travailleuses à domicile pour *Servir*, elle y raconte comment cette ancienne élève de Ferdinand Hodler a survécu à la faim et à la misère grâce au tricotage mécanique. Au terme de son récit, la romancière évoque la tentation qui fut la sienne en 1944 d'écrire une histoire en s'inspirant de l'existence difficile de cette femme, mais souligne aussitôt le malaise qu'elle ressentit au moment de concevoir son projet. Elle finit par dénoncer la complaisance à laquelle succombent parfois les écrivains qui inventent des fictions en s'appuyant sur le malheur des autres : « Ainsi sont ceux qui se mêlent d'écrire. "Des chacals", comme l'a un jour affirmé de lui Romain Gary. [...] Qu'est-ce qu'un chacal ? Un animal qui se nourrit de ce que les seigneurs de la jungle abandonnent sur le terrain de leurs chasses et de leurs ripailles. »

Cette conclusion sans appel est représentative du scrupule qui traverse les textes rassemblés ici. En tant que romancière, Rivaz sait combien les écrivains sont prompts à faire de personnes réelles des *personnages*, à gommer sous une intrigue ce qui fait leur singularité, ou pire, à les réduire à des catégories sociales. Or, en refusant de transformer en simple matériau narratif les femmes dont elle restitue des bribes d'existence, elle ne cesse jamais de les considérer comme des êtres à part entière.

On percevra donc sans difficulté, dans ces écrits pour la presse, la voix d'une autrice qui a toujours eu le souci d'exprimer sans emphase sa solidarité à l'égard de celles et ceux qu'elle désigne comme des « humbles ». La vigilance de Rivaz face aux discours misérabilistes sur le prolétariat la rapproche des roman-

ciers qu'elle admire et dont elle offre des portraits saisissants : Marguerite Audoux, qui a fait de son existence laborieuse la matière première de ses œuvres<sup>12</sup> ; C. F. Ramuz, qui a constamment refusé de « s'élever au-dessus de ses personnages »<sup>13</sup> ; Charles-Louis Philippe, dont les romans s'attachent à révéler « cette profondeur de l'être où s'effacent les différences »<sup>14</sup>. Tous ces romanciers incarnent l'idéal d'une écriture qui pense le travail au plus près de la vie. À leur image, Rivaz cherchera sa vie durant à comprendre le mystère des individus qui habitent ses propres œuvres, en tâchant d'écouter leurs souffrances et leurs aspirations au-delà du vernis de leur condition.

Qu'il me soit permis de remercier ici Valérie Cossy, Marianne Dyens, Vincent Gerber, Daniel Maggetti, Sylvestre Pidoux et Mathilde Zbaeren.

- J.L.

La machine à tricoter

Femmes de ménage

« J'ai expérimenté toutes sortes de métiers afin de me rendre compte, écrit Marcelle Capy dans son émouvant petit livre, *Avec les travailleuses de France*<sup>1</sup>. Car une chose est de regarder et une autre de mettre la main à la pâte. On ne connaît bien que ce que l'on a vécu. »

C'est ainsi qu'elle a travaillé dans une usine d'ampoules électriques, dans une usine de moteurs d'avions, dans une fabrique de colle ; qu'elle a vendu des poissons aux halles, qu'elle a tiré l'aiguille avec les cousettes dans les ateliers parisiens. Elle sait de quoi elle parle. Il me souvient aussi d'un jeune théologien qui s'en était allé faire le manœuvre à Paris. Il a raconté ce qu'il avait vu et vécu dans un petit opuscule, plus tragique qu'un roman de Dostoïevski. L'ouvrage se trouve à la Bibliothèque du BIT<sup>2</sup>, et si j'en ai oublié le titre, je sens encore monter de ces pages, où pas un mot n'était du boniment, la forte odeur des expériences authentiques.

LUI AUSSI SAIT DE QUOI IL PARLE

Peut-on en dire autant des journalistes ? À ceux-là on leur demande seulement d'interroger, de regarder, d'écouter... peut-être même de deviner. Et certes, si les mots et

les renseignements font parfois défaut, il est des gestes qui les remplacent, des regards, des traces sur les visages et sur les mains qui valent bien d'autres témoignages. Il peut aussi arriver au journaliste de connaître ce dont il parle. Ainsi quand je me mêle de parler ménage. Car presque toutes les femmes connaissent pour les avoir plus ou moins pratiquées ces besognes si typiquement féminines – travaux d'Ève dès la nuit des temps qui, dans les milieux modestes, se confondent avec celles des mères. Travaux où les femmes se font tour à tour nettoyeuses, poutzeuses<sup>3</sup>, plongeuses, lessiveuses, laveuses de vitres, batteuses de tapis, porteuses de bois, repasseuses, raccommodeuses, décrotteuses, cireuses de souliers, bonnes d'enfants, pe-leuses de légumes, récurveuses, balayeuses, cuisinières et garde-malade. Péguy, dont la mère était rempailleuse de chaises, a écrit de si beaux vers sur les ménagères :

Ô vous qui pourchassez jusqu'au fin fond des coins  
La poussière et l'ordure et toute impureté,  
Toute disconvenance et toute improbité,  
Maîtresse des labeurs, des veilles et des soins.

Vous qui prenez ce bois pour allumer la lampe  
Et la mettre au milieu de la table servie,  
Et qui prenez ce lin pour essuyer la rampe,  
Et qui rangez les fleurs et qui rangez la vie,

... Femmes, je vous le dis, vous rangeriez Dieu même.  
S'il venait à passer devant votre maison...<sup>4</sup>

Mais encore ! Faire son propre ménage ou faire celui des autres, ce sont choses différentes.

#### QU'EST-CE QU'UNE FEMME DE MÉNAGE ?

Je pense à ce conte de Katherine Mansfield<sup>5</sup> où l'on voit un monsieur-auteur qui ne comprenait pas « pourquoi on faisait tant d'histoires à propos de ménage » : « Il n'y a qu'à salir tout ce qu'on possède, à faire venir une vieille sorcière pour nettoyer une fois par semaine, et le tour est joué. » D'où des parquets et des carreaux de cuisine qui, lorsqu'arrivait la femme de ménage, avaient l'apparence d'« une gigantesque poubelle, d'une litière faite de croûtes de pain, d'enveloppes et de bouts de cigarettes... »

Et l'intéressée, comment se voit-elle ?

– Un aspirateur à poussière, voilà ce qu'on est... Quand on a ramassé les toiles d'araignée et tout le fourbi, qu'on a tapé les tapis sur les toits, je me demande de quoi nos poumons sont pleins... Y a qu'à regarder nos mouchoirs. On mouche gris. Les ramoneurs, les charbonniers mouchent noir. Nous on mouche gris...

Je la regarde. Aspirateur à poussière ! Oui, mais aspirateur vivant à qui il est demandé d'avoir des mains vivantes, à la fois adroites et vigoureuses, des bras solides, des reins à toute épreuve, de bonnes jambes ; à qui il est demandé un très vieux savoir portant sur les mille riens de la vie quotidienne ; une endurance jamais en défaut. Il n'y a qu'à regarder leurs mains quand elles ont un certain âge. Et leurs jambes ! Et ces fronts, derrière lesquels on sent

parfois une sorte d'entêtement : car il faut un entêtement de mule pour être femme de ménage. Songez qu'elles sont aux prises avec quelque chose d'éternel, la poussière toujours présente, toujours constante, à l'affût comme le malin. Elles se battent contre la crasse. À elles qui aiment tant la propreté – car il faut aimer la propreté si l'on est femme de ménage, et chez elles tout est toujours si propre (à se demander où elles prennent encore le temps) – il leur est donné de la manier sans cesse cette crasse, de la toucher, de la pétrir, d'être en tête-à-tête avec elle du matin au soir, de se pencher sur elle le dos en avant, la nuque ployée ; de se mettre à genoux pour l'atteindre. Ou au contraire, de monter sur des tabourets et des échelles et de lever les bras. Et il s'agit de toutes les sortes de crasses ; celles qui sont à l'état liquide dans de grands baquets, grises, brunâtres et où trempent la vaisselle sale, les casseroles et la serpillière. Celle qui est à l'état solide et qui prend la forme de taches sur les parquets et sur les meubles. Et celle à l'état semi-volatil. Cette chose aérienne, capricieuse, sans poids, qui se glisse partout, prend des tons gris bleu et semble renaître à mesure de ses cendres. Et sachez que la crasse ne se laisse pas faire, qu'elle se glisse sous leurs ongles, dans leurs cheveux, dans leurs narines. Alors elles mouchent gris, comme elles disent. Non pas une fois, de temps en temps, mais chaque jour, du matin au soir.

Mais écoutons-les, elles, qui en plus de cette besogne presque mythologique, mais combien ingrate, doivent constamment s'adapter aux exigences non pas d'une maîtresse de maison, mais de vingt.